

George R. R. Martin
Lisa Tuttle

**ELLE QUI CHEVAUCHE
LES TEMPÊTES**



folio

SF

FOLIO SCIENCE-FICTION

George R. R. Martin

Lisa Tuttle

**ELLE QUI CHEVAUCHE
LES TEMPÊTES**

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Patrick Marcel

Gallimard

Cet ouvrage a été précédemment publié dans la collection
Lunes d'encre aux Éditions Denoël.

Titre original :

WINDHAVEN

La partie de ce roman intitulée « Tempêtes » a été publiée en mai 1975 sous une forme différente dans la revue *Analog*, le titre était alors « The Storms of Windhaven ». La partie de ce roman intitulée « Une-Aile » a été publiée en janvier et février 1980 sous une forme différente dans la revue *Analog*. La présente traduction de *Windhaven* a été établie à partir de l'édition de Timescape Books de 1981.

© George R.R. Martin & Lisa Tuttle, 1981.

© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

Né en 1948 dans le New Jersey, George R. R. Martin est l'auteur de nombreuses nouvelles et d'une dizaine de romans. Il est aujourd'hui connu dans le monde entier pour sa série best-seller *Le trône de fer*, adaptée à la télévision par HBO (*Game of Thrones*).

Lisa Tuttle naît aux États-Unis en 1952, mais vit au Royaume-Uni depuis le début des années 1980. Sa première nouvelle a été publiée en 1972 et plus d'une centaine d'autres ont suivi. Elle est également l'auteur d'une douzaine de romans dont *Elle qui chevauche les tempêtes*, écrit en collaboration avec George R. R. Martin. Elle a reçu le Grand Prix de l'Imaginaire en 2012 pour son recueil *Ainsi naissent les fantômes*.

Lisa Tuttle :

Ce livre est dédié avec amour et reconnaissance à ma mère et à mon père, même s'ils ne le lisent pas.

George R. R. Martin :

Celui-ci est pour Elizabeth, et pour Anne, et pour Mary Kaye, et pour Carol et pour Meredyth et pour Ann et pour Yvonne et pour le reste des rebelles du Courier, en espérant qu'elles continueront à se conduire en rebelles, à poser des questions et à se faire expulser des bureaux.

Car une fois que vous aurez goûté au vol, vous arpenterez le sol les yeux tournés vers le ciel ; car là vous aurez été et là vous vous languirez de revenir.

LÉONARD DE VINCI

PROLOGUE

La tempête avait fait rage durant la plus grosse partie de la nuit.

Dans le grand lit qu'elle partageait avec sa mère, l'enfant était couchée sous la rêche couverture d'alguelaine, éveillée, l'oreille tendue. Le crépitement de la pluie sur les minces planches en bois-citron de la cabane était régulier et insistant ; elle entendait parfois le lointain grondement des coups de tonnerre, et quand la foudre flamboyait, de minces rais de clarté filtraient entre les volets pour illuminer la petite pièce. Quand ils s'effaçaient, l'obscurité retombait.

L'enfant entendit le goutte-à-goutte de l'eau sur le sol, et elle sut que le toit avait une nouvelle fuite. La dure terre battue se changerait en boue, et sa mère serait furieuse, mais elles n'y pourraient rien. Sa mère ne savait pas réparer les toits, et elles n'avaient pas les moyens de louer les services de quelqu'un. Un jour, lui disait sa mère, leur cabane à bout de forces s'écroulerait sous la violence des tempêtes. « Ce jour-là, nous irons retrouver ton père », répétait-elle. La petite fille ne se souvenait pas très bien de son père, mais sa mère en parlait souvent.

Les volets furent secoués par une terrible rafale de vent, et l'enfant écouta le bruit terrifiant du bois qui craque, le vrombissement du papier huilé qui leur servait de vitre, et brièvement elle eut peur. Sa mère dormait toujours, sans se rendre compte de rien. Les tempêtes étaient fréquentes, mais sa mère continuait à dormir tout du long. La petite fille avait peur de la réveiller. Sa mère avait mauvais caractère, et n'aimait pas qu'on la réveille pour aussi peu que des peurs d'enfant.

Les murs grincèrent et tremblèrent une fois de plus ; la foudre et le tonnerre furent presque simultanés, et l'enfant frissonna sous sa couverture en se demandant si ce serait cette nuit qu'elles iraient rejoindre son père.

Ce ne fut pas le cas.

La tempête finit par se calmer, et même la pluie cessa. La chambre devint obscure et paisible.

La petite fille secoua sa mère pour la réveiller.

« Quoi ? dit-elle. Quoi ?

— La tempête est passée, maman. »

À ces mots, la mère hocha la tête et se leva. « Habille-toi », dit-elle à la petite fille en cherchant ses propres vêtements dans le noir. Une heure au moins les séparait encore de l'aube, mais il était capital de rejoindre promptement la plage. Les tempêtes brisaient les navires, l'enfant le savait ; les petits bateaux de pêche qui s'étaient trop attardés ou aventurés trop loin, et parfois même les grands vaisseaux de commerce. Si on sortait après une tempête, on pouvait trouver des objets rejetés sur la plage, toutes sortes de choses. Un jour, elles avaient ramassé un couteau à la lame de métal martelé ;

après l'avoir vendu, elles avaient fait bombance deux semaines durant. Mais si l'on voulait trouver des objets intéressants, on ne pouvait pas se permettre d'être paresseux. Les paresseux attendaient l'aube et ne trouvaient rien.

Sa mère jeta sur son épaule une besace vide en toile de jute, pour y ranger leurs trouvailles. La robe de la petite fille avait de grandes poches. Toutes deux portaient des bottines. La femme empoigna une longue perche terminée par un crochet en bois sculpté, au cas où elles verraient un objet flotter dans l'eau hors de portée. « Allons, ma fille, dit-elle. Ne traîne pas. »

Sur la plage, il faisait froid et noir, et un vent glacé soufflait de l'ouest sans désemparer. Elles n'étaient pas seules. Il y avait déjà trois ou quatre personnes, qui arpentaient de long en large le sable mouillé, laissant des marques de chaussures, vite remplies d'eau. De temps en temps, quelqu'un se penchait pour examiner quelque chose. L'un d'entre eux portait une lanterne. Elles avaient possédé une bonne lanterne, autrefois, du vivant de son père, mais elles avaient dû la vendre par la suite. Sa mère s'en plaignait souvent. Elle n'était pas nyctalope comme sa fille et, parfois, elle trébuchait dans le noir ; souvent, elle passait à côté d'objets qu'elle aurait dû voir.

Elles se séparèrent, comme elles le faisaient toujours. L'enfant remontait vers le nord en longeant la plage, tandis que sa mère fouillait vers le sud. « Rebrousse chemin à l'aube, lui dit sa mère. Tu as du travail à faire. À l'aube, on ne trouve plus rien. » L'enfant hocha la tête et se hâta de partir en chasse.

Cette nuit-là, la récolte fut maigre. L'enfant marcha longtemps, en suivant le bord de l'eau, les yeux

rivés au sol, cherchant, cherchant toujours. Elle aimait trouver des choses. Qu'elle rentre avec un bout de ferraille, ou même un croc de scylla long comme son bras, incurvé, jaune et terrible, et sa mère lui sourirait et lui dirait qu'elle était une bonne fille. Cela n'arrivait pas souvent. La plupart du temps, sa mère la grondait de trop rêvasser, et de poser des questions idiotes.

Quand la vague lueur qui précède l'aube commença à avaler les étoiles, elle n'avait dans ses poches que deux cailloux laiteux en verre de mer, et un coquillage. C'était un gros coquillage, grand comme sa main, avec une coquille rugueuse hérissée de nodules, révélant que c'était la meilleure sorte de comestible, celle dont la chair était noire et grasse. Mais elle n'avait pu en découvrir qu'un. Dans tout ce qui avait été rejeté par la mer, ne se trouvaient que des bouts de bois sans intérêt.

L'enfant se préparait à rebrousser chemin, comme sa mère lui avait dit de le faire, quand elle vit dans le ciel le reflet métallique – un soudain éclat d'argent, comme si une nouvelle étoile était née, surpassant toutes les autres.

Cela se situait au nord de sa position, au-dessus de la pleine mer. Elle observa l'endroit où c'était apparu, et un instant plus tard l'éclat se manifesta à nouveau, un petit peu vers la gauche. Elle sut ce que c'était : la voilure d'un aérien avait intercepté les premiers rayons du soleil levant, avant qu'ils ne touchent le reste du monde.

L'enfant voulait le suivre, courir voir. Elle adorait observer le vol des oiseaux, petits oiseaux de pluie, farouches aigles des nuits et milans charognards ; et

les aériens avec leurs grandes ailes d'argent valaient mieux que n'importe quel oiseau. Mais l'aube était presque là, et sa mère lui avait dit de rebrousser chemin à l'aube.

Elle se mit à courir. Si elle se dépêchait, se dit-elle, qu'elle effectuait l'aller-retour en courant sans s'arrêter, elle aurait peut-être le temps de regarder, avant que sa mère ne s'inquiète. Alors elle courut, courut, croisant les lève-tard paresseux qui commençaient tout juste à arpenter la grève. Le coquillage tressautait dans sa poche.

Le ciel à l'est était tout d'orange pâle quand elle arriva au site des aériens, une large surface de plage sablonneuse où ils atterrissaient souvent, au pied de la haute falaise d'où ils s'élançaient. L'enfant aimait escalader la falaise et regarder d'en haut, le vent dans les cheveux, ses petites jambes se balançant par-dessus le bord, le ciel tout autour d'elle. Mais aujourd'hui, elle n'avait pas le temps. Elle devait vite rentrer, sinon sa mère se mettrait en colère.

Elle était arrivée trop tard, de toute façon. L'aérien se posait.

Il fit un dernier passage élégant au-dessus du sable, ses ailes glissant dix mètres plus haut que la tête de l'enfant. Elle resta immobile, observant, les yeux écarquillés. Alors, au-dessus de l'eau, il se mit à virer ; une aile d'argent s'abaissa, l'autre monta, et aussitôt il commença à revenir en un grand cercle. Puis il se redressa et poursuivit sa course, perdant de l'altitude avec grâce, si bien qu'il effleura à peine le sable dans sa courbe descendante.

Il y avait d'autres gens sur la plage – un jeune homme et une femme plus âgée. Ils coururent pour

accompagner l'aérien au cours de son approche, et l'aidèrent à s'immobiliser, et ensuite ils firent quelque chose à ses ailes, et elles s'effondrèrent. Tous deux, ils replièrent les ailes, lentement, avec soin, tandis que l'aérien se libérait des sangles qui les retenaient à son corps.

En le regardant, la petite fille constata que c'était celui qu'elle aimait bien. Il y avait beaucoup d'aériens, elle le savait, et elle en avait vu un grand nombre, apprenant même à en reconnaître quelques-uns, mais il n'y en avait que trois qui venaient souvent, les trois qui vivaient sur l'île de l'enfant. Elle imaginait qu'ils habitaient au sommet des falaises, dans des maisons qui devaient ressembler à des nids d'oiseaux, mais avec des murs en métal d'argent sans prix. L'une des trois était une femme sévère aux cheveux gris et au visage morose. Le deuxième n'était qu'un adolescent aux cheveux noirs, d'une douloureuse beauté, avec une voix agréable ; elle l'aimait davantage. Mais son préféré était l'homme de la plage, un gaillard aussi grand, mince et large d'épaules que l'avait été le père de la fillette, glabre, avec des yeux marron et des cheveux frisés brun-roux. Il souriait beaucoup et semblait voler plus souvent que tous les autres.

« Toi », dit-il.

L'enfant leva les yeux, terrifiée, et découvrit qu'il lui souriait.

« N'aie pas peur, dit-il. Je ne te ferai pas de mal. »

Elle recula d'un pas. Elle avait souvent observé les aériens, mais aucun d'eux ne l'avait encore jamais remarquée.

« Qui est-ce ? » demanda l'aérien à son assistant qui, derrière lui, soutenait ses ailes repliées.

Le jeune homme eut un haussement d'épaules. « Une ramasseuse de coquillages. Je ne sais pas. Je l'ai déjà vue traîner dans le coin. Vous voulez que je la fasse déguerpir ?

— Non », répondit l'homme. Il lui sourit à nouveau. « Pourquoi as-tu si peur ? Tout va bien. Ça ne me dérange pas que tu viennes, petite fille.

— Ma mère m'a dit de ne pas embêter les aériens. »

L'homme rit. « Oh. Eh bien, tu ne m'embêtes pas. Un jour, peut-être, quand tu seras plus grande, tu pourras aider les aériens, comme mes amis que voici. Ça te plairait ? »

La petite fille secoua la tête. « Non.

— Non ? » Il haussa les épaules, toujours souriant. « Qu'est-ce qui te plairait, alors ? Voler ? »

Timidement, l'enfant réussit à hocher la tête.

La femme mûre ricana, mais l'aérien lui lança un regard et fronça les sourcils. Puis il alla vers l'enfant, se pencha et la prit par la main. « Eh bien, si tu dois voler, lui dit-il, il faut que tu t'entraînes, tu sais. Ça te plairait, de t'entraîner ?

— Oui.

— Tu es encore trop petite pour les ailes. Tiens. » Il la saisit dans des bras puissants et la souleva sur ses épaules, de telle façon qu'elle se retrouva assise, les pieds ballants contre la poitrine de l'homme, et les mains crochant gauchement dans ses cheveux. « Non, il ne faut pas te cramponner si tu veux être une aérienne. Tes bras doivent te servir d'ailes. Tu peux tenir tes bras écartés, tout droit ?

— Oui », répondit-elle. Elle leva les bras et les brandit comme une paire d'ailes.

« Tes bras vont se fatiguer, la prévint l'aérien, mais tu n'as pas le droit de les baisser. Pas si tu veux voler. Un aérien doit avoir des bras solides qui ne se fatiguent jamais.

— Je suis forte, assura la fillette.

— Très bien. Tu es prête à voler ?

— Oui. » Elle commença à battre des bras.

« Non, non, *non*, dit-il. Ne bats pas des bras. Nous ne sommes pas des oiseaux, tu sais. Je croyais que tu nous avais observés. »

L'enfant essaya de se souvenir. « Les milans, dit-elle soudain. Vous faites comme les milans.

— Parfois, répondit l'aérien avec satisfaction. Et comme les aigles des nuits et les autres oiseaux d'altitude. En fait, nous ne volons pas, tu sais. Nous planons, comme le font les milans. Nous sommes portés par le vent. Alors, il ne faut pas que tu battes des bras ; il faut les garder raides et tâcher de sentir le vent. Et maintenant, est-ce que tu sens le vent ?

— Oui. » C'était un vent plus chaud, rendu âpre par l'odeur de la mer.

« Alors, attrape-le avec tes bras, laisse-le te pousser. »

Elle ferma les yeux et tenta de sentir le vent contre ses bras.

Et elle commença à bouger.

L'aérien s'était mis à trotter sur le sable, comme s'il était poussé par le vent. Quand le vent changeait, il l'accompagnait, obliquant brusquement. Elle garda les bras raides, et le vent parut monter, et l'aérien se mit à courir, et l'enfant tressauta de haut en bas sur ses épaules, allant de plus en plus vite.

« Tu vas me faire voler dans l'eau ! lui lança-t-il. Tourne, tourne ! »

Et elle inclina ses ailes, comme elle les avait vus tourner si souvent, une main qui se levait, l'autre qui descendait, et l'aérien tourna à droite et commença à courir en rond jusqu'à ce qu'elle remette les bras à l'horizontale, et il repartit alors vers l'endroit d'où il était venu.

Il courut, courut, et elle vola, jusqu'à ce qu'ils soient tous deux essoufflés, riant aux éclats.

Il finit par s'arrêter. « Ça suffit, dit-il, un aérien débutant ne doit pas rester trop longtemps en l'air. » Il la souleva de son dos et la déposa à nouveau sur le sable, en souriant. « Et voilà », dit-il.

Elle avait mal aux bras à force de les avoir tenus levés si longtemps, mais elle avait l'impression qu'elle allait exploser de joie, même si elle savait qu'une fessée l'attendait chez elle. Le soleil était haut au-dessus de l'horizon. « Merci », dit-elle, le souffle encore coupé par son vol.

« Je m'appelle Russ. Si tu veux encore voler, viens me voir un de ces jours. Je n'ai pas de petits aériens à moi. »

L'enfant hocha la tête avec empressement.

« Et toi, dit-il en essuyant le sable de ses vêtements. Comment t'appelles-tu ? »

— Mariss, répondit-elle.

— Un joli nom, lui dit l'aérien gentiment. Bon, il faut que j'y aille, Mariss. Nous irons peut-être encore voler ensemble un jour, hein ? » Il lui sourit, se détourna et commença à s'en aller en suivant la plage. Ses deux assistants le rejoignirent, l'un portant

ses ailes repliées. Ils se mirent à discuter en s'éloignant d'elle, et elle entendit le bruit de son rire.

Et soudain elle courait derrière lui, soulevant le sable dans son sillage, s'évertuant à faire d'aussi longues foulées que lui.

Il l'entendit approcher et se retourna vers elle. «Oui ?

— Tenez», dit-elle. Elle mit la main dans sa poche et lui offrit le coquillage.

La stupeur se répandit sur le visage de l'aérien, puis disparut dans la chaleur de son sourire. Il accepta le coquillage avec gravité.

Elle jeta ses bras autour de lui, le serra contre elle avec une farouche intensité, et s'enfuit. Elle courut, bras étendus sur les côtés, si vite qu'elle avait l'impression de voler.

PREMIÈRE PARTIE
TEMPÊTES

Mariss chevauchait la tempête à trois mètres au-dessus de l'eau, domptant les vents de ses larges ailes en métal tissé. Elle volait, féroce, intrépide, ravie par le péril et le contact des embruns, indifférente au froid. Le ciel était d'un menaçant bleu de cobalt, les vents montaient, et elle avait des ailes ; cela lui suffisait. Si elle mourait à l'instant, elle mourrait heureuse, en vol.

Elle volait mieux qu'elle l'avait jamais fait, se ployant et planant entre les flux aériens sans y penser, captant chaque fois les courants ascendants ou descendants qui la porteraient plus loin ou plus vite. Elle ne commettait aucune faute de jugement, ne se voyait contrainte à aucune manœuvre précipitée au-dessus de l'océan bondissant ; les détours qu'elle faisait, elle les accomplissait par plaisir. Il aurait été plus sûr de voler en altitude, comme un enfant, le plus haut possible au-dessus des vagues, à l'abri de ses propres erreurs. Mais Mariss frôlait la mer en *aérienne*, là où la moindre perte d'altitude, la caresse d'une aile contre l'eau, entraînerait une chute maladroite du ciel. Et la mort : on ne

nage pas loin avec six mètres cinquante d'envergure.

Mariss était hardie, mais elle connaissait les vents.

Devant elle, elle repéra le cou d'un scylla, une corde sinueuse, noire sur l'horizon. Presque sans y réfléchir, elle réagit. Sa main droite tira sur la poignée en cuir de l'aile, la gauche poussa vers le haut. Elle déplaça tout le poids de son corps. Les grandes ailes d'argent – fines comme du tissu, infiniment légères mais immensément robustes – se murent avec elle, pour tourner. La pointe d'une aile faillit toucher les lames qui se brisaient au-dessous d'elle, l'autre se souleva. Mariss intercepta plus complètement les vents ascendants et commença à s'élever.

Elle avait eu la mort en tête, la mort en plein ciel, mais elle ne finirait pas de cette façon-là – happée en l'air comme une mouette sans méfiance, pour servir de pâture à un monstre affamé.

Quelques minutes plus tard, elle arriva à hauteur du scylla, et s'arrêta pour le narguer en décrivant un cercle, juste hors d'atteinte. D'en haut, elle voyait son corps, à peine submergé par les vagues, les rangées d'ailerons lisses et noirs qui s'agitaient en cadence. La tête réduite, se balançant lentement d'un côté à l'autre au bout du long cou, l'ignora. Peut-être a-t-il connu des aériens, se dit-elle alors, et n'en apprécie-t-il pas le goût.

Les vents avaient fraîchi, et ils étaient lourds de sel. La tempête rassemblait ses forces ; Mariss sentait une trépidation dans l'air. Enthousiaste, elle laissa vite le scylla loin derrière elle. Puis elle fut de nouveau seule, volant sans effort dans un monde vide et

crépusculaire de mer et de ciel, où le seul bruit était celui du vent sur ses ailes.

Enfin, l'île se haussa hors de la mer : sa destination. Poussant un soupir, déçue de voir s'achever le voyage, Mariss se laissa perdre de l'altitude.

Gina et Tor, deux des rampants locaux – Mariss ignorait ce qu'ils faisaient quand ils ne s'occupaient pas des aériens en visite –, étaient de service sur l'épéron d'atterrissage. Elle tourna une fois au-dessus d'eux pour attirer leur attention. Ils se levèrent du sable doux et lui adressèrent des signes de la main. À son deuxième passage, ils étaient prêts. Mariss descendit de plus en plus bas, jusqu'à ce que ses pieds ne soient plus qu'à quelques centimètres du sol ; Gina et Tor couraient sur le sable selon une trajectoire parallèle, chacun à hauteur d'une aile. Les orteils de Mariss frôlèrent la surface, et elle commença à ralentir dans une gerbe de sable.

Finalement, elle s'arrêta, étendue de tout son long sur le sable frais et sec. Elle se sentait ridicule. Un aérien à terre ressemblait à une tortue sur le dos ; elle pourrait se remettre sur ses pieds si nécessaire, mais la manœuvre était délicate, humiliante. C'était quand même un atterrissage réussi.

Gina et Tor commencèrent à replier ses ailes, une articulation après l'autre, trente centimètres chaque fois. Dès qu'un support se déverrouillait et se rabat-tait sur le segment suivant, le tissu qui les réunissait se relâchait. Quand tous les extenseurs furent repliés, les ailes pendirent en deux pans ballants de métal, de part et d'autre de l'axe central fixé sur le dos de Mariss.

« Nous nous attendions à voir Coll », dit Gina en

rabattant le dernier support. Ses cheveux courts et noirs se dressaient en épis autour de son visage.

Mariss secoua la tête. Le voyage aurait peut-être dû revenir à Coll, mais elle n'avait pas pu tenir, les airs lui manquaient trop. Elle avait pris les ailes – *les siennes*, encore – et était partie avant qu'il se soit levé de son lit.

« Ce ne sont pas les occasions de voler qui lui manqueront, dès la semaine prochaine, je suppose », déclara Tor sur un ton enjoué. Il avait encore du sable dans ses cheveux blonds et raides, et les vents de la mer le faisaient un peu grelotter, mais il souriait en parlant. « Tous les vols qu'il voudra. » Il vint se placer devant Mariss pour l'aider à défaire les sangles des ailes.

Irritée par ses paroles insouciantes, Mariss lui lança d'un ton sec, impatient : « Je vais les porter. » Que pouvait-il y comprendre ? Comment *aucun* d'entre eux aurait-il pu comprendre ? C'étaient des rampants.

Elle commença à remonter l'éperon en direction du chalet, Gina et Tor lui emboîtant le pas. Là, elle but les rafraîchissements habituels et, debout devant un âtre gigantesque, s'autorisa à se sécher et à se réchauffer. Aux questions amicales, elle répondit brièvement, cherchant à se taire, à ne pas penser : *C'est peut-être la dernière fois*. Comme elle était une aérienne, tous respectèrent son silence, mais avec déception. Pour les rampants, les aériens représentaient la plus constante source de contacts avec les autres îles. Les mers, quotidiennement battues par la tempête, infestées de scyllas, de chats des mers et autres prédateurs, étaient trop dangereuses pour des

traversées régulières en bateau, sinon d'île à île, à l'intérieur d'un même groupe local. Les aériens fournissaient un lien, et les autres attendaient d'eux les nouvelles, les potins, les chansons, les histoires, l'aventure.

« Le Maître de terre vous attendra quand vous aurez pris du repos », lui dit Gina en touchant délicatement Mariss à l'épaule. Mariss s'écarta, en songeant : *Oui, pour toi, servir les aériens suffit. Tu aimerais épouser un aérien ; Coll, peut-être, quand il sera plus vieux – et tu ne sais pas ce que ça représente pour moi que ce soit Coll qui doit être l'aérien, et pas moi.* Mais elle dit simplement : « Je suis déjà prête. C'était un vol facile. Les vents ont fait toute la besogne. »

Gina la conduisit dans une autre pièce, où le Maître de terre attendait son message. Comme la première salle, elle s'étirait tout en longueur, sobrement meublée, avec un grand feu flambant clair dans une vaste cheminée de pierre. Le Maître de terre était assis sur un siège capitonné près des flammes ; il se leva quand Mariss entra. On accueillait toujours les aériens en égaux, même sur des îles où l'on révérait les Maîtres de terre à l'instar des dieux, dont ils détenaient le pouvoir divin.

Après l'échange des salutations rituelles, Mariss ferma les yeux et laissa couler le message. Elle ne savait pas ce qu'elle disait, et s'en souciait peu. Les mots utilisaient sa voix sans troubler sa pensée consciente. Probablement de la politique, se dit-elle. Ces derniers temps, tout tournait autour de la politique.

Quand le message s'acheva, Mariss ouvrit les

yeux et sourit au Maître de terre – avec une perversité délibérée, parce qu’il semblait troublé par ses paroles. Mais il se reprit rapidement et lui rendit son sourire. « Merci, dit-il d’une voix un peu faible. Tu as fait du bon travail. »

On l’invita à passer la nuit, mais elle refusa. La tempête risquait de s’apaiser avant le matin ; d’ailleurs, elle aimait voler de nuit. Tor et Gina l’accompagnèrent dehors, remontant le chemin rocailleux jusqu’à la falaise des aériens. Des lanternes étaient fixées dans le roc à quelques pas les unes des autres, pour rendre l’ascension de nuit plus sûre.

Au sommet de la côte se trouvait une corniche naturelle, creusée et élargie par la main de l’homme. Au-delà, un précipice de vingt-cinq mètres, et des lames se brisant sur une grève rocheuse. Sur la corniche, Gina et Tor lui déplièrent les ailes et verrouillèrent les supports en position, et le tissu de métal se déploya, tendu, rigide et argenté. Et Mariss sauta.

Le vent la saisit, la souleva. Elle volait de nouveau, la mer sombre au-dessous, la tempête grommelant au-dessus. Une fois en l’air, elle ne tourna plus la tête vers les deux rampants songeurs qui la suivaient des yeux. Elle rejoindrait bien trop vite leurs rangs.

Elle ne prit pas la direction de chez elle. Elle préféra voler selon les vents de la tempête, qui soufflaient désormais avec violence, plein ouest. Bientôt viendraient le tonnerre et la pluie, et Mariss serait alors contrainte de prendre de l’altitude, au-dessus des nuages, où elle courrait moins de risques qu’un

éclair ne la foudroie et ne l'abatte. Chez elle, le temps devait être calme, après le passage de la tempête. Les gens devaient ratisser la grève pour voir ce qu'avaient apporté les vents, et quelques petits doris appareilleraient avec l'espoir de ne pas perdre entièrement leur journée de pêche.

Le vent lui chantait dans les yeux et la poussait, et elle nageait avec grâce dans le courant céleste. Puis, étrangement, elle pensa à Coll. Et tout d'un coup elle perdit la main. Elle hésita, plongea, remonta en chandelle subite, s'orientant, en cherchant le vent. Et en se maudissant. Ç'avait été tellement agréable – fallait-il terminer ainsi ? Ce serait peut-être son dernier vol, à tout jamais, et ce devrait être son meilleur. Mais rien à faire : elle avait perdu son assurance. Le vent et elle n'étaient plus amants.

Elle commença à voler à contre-tempête, luttant résolument, se battant jusqu'à avoir les muscles tendus et endoloris. Alors, elle prit de l'altitude ; une fois que le sens du vent vous quittait, il n'était pas prudent de voler si près de l'eau.

Elle était épuisée, lasse de se battre, quand elle aperçut la face rocheuse du Nid et comprit l'ampleur de son parcours.

Le Nid n'était rien d'autre qu'un énorme roc jaillissant de la mer, une tour de pierre croulante, cernée par la fureur de l'écume à l'endroit où les eaux se fracassaient sur ses à-pics vertigineux et nus. Ce n'était pas une île : rien n'y pousserait jamais, sinon des touffes de lichens coriaces. Pourtant, les oiseaux faisaient leur nid dans les rares crevasses et corniches protégées et, au sommet du roc, les aériens avaient édifié le leur. En ce lieu où nul bateau ne pouvait

accoster, où seuls ceux qui volaient – oiseaux et humains – pouvaient se percher, ici se dressait leur demeure de pierre sombre.

« Mariss ! »

Elle leva la tête au bruit de son nom, et vit Dorrel plonger sur elle en riant, ses ailes noires contre les nuages. Au tout dernier moment, elle esquiva, virant prestement, et s'écarta de sa trajectoire en piqué. Il la poursuivit autour du Nid et Mariss oublia qu'elle était lasse, courbaturée, et se perdit dans la pure joie de voler.

Quand ils atterrirent enfin, les pluies venaient de commencer, mugissant soudain de l'est, leur piquant le visage et claquant avec force contre leurs ailes. Mariss s'aperçut qu'elle était presque engourdie par le froid. Ils se posèrent sans assistance sur la terre meuble d'un puits d'atterrissage taillé dans le roc massif, et Mariss dérapa sur trois mètres dans la boue toute neuve, avant de s'arrêter complètement. Ensuite, il lui fallut cinq minutes pour se remettre sur ses pieds, et se dépêtrer des sangles triples qui ceignaient son corps. Elle suspendit soigneusement les ailes à une courroie, puis alla jusqu'à l'extrémité d'une aile et entreprit de la replier.

Le temps qu'elle ait terminé, elle claquait convulsivement des dents et sentait ses bras tout endoloris. Dorrel fronça les sourcils en la regardant faire ; ses propres ailes, soigneusement repliées, pendaient à son épaule. « Tu étais dehors depuis longtemps ? demanda-t-il. J'aurais dû te laisser atterrir. Pardon, je ne m'étais pas rendu compte. Tu as dû voler avec la tempête sur tout le parcours, en conservant ton avance tant bien que mal. Difficile, comme temps.

Moi-même, j'ai affronté quelques vents de travers.
Tu te sens bien ?

— Oh, oui. J'étais fatiguée – mais pas vraiment, plus maintenant. Je suis contente que tu aies été là pour m'accueillir. C'était bon de voler ainsi, et j'en avais besoin. La dernière partie du voyage a été pénible – j'ai cru que j'allais tomber. Mais le plaisir d'un bon vol vaut mieux que du repos. »

Dorrel rit et passa un bras autour de ses épaules. Elle sentit comme il était chaud après son vol et, par contraste, comme elle avait froid. Il le perçut également et la serra plus fort. « Rentre vite avant d'être gelée. Garth a apporté des Shotannes quelques bouteilles de kivas ; il devrait y en avoir une de chaude, maintenant. Entre nous et le kivas, nous allons te revigorer. »

La salle commune du refuge était chaleureuse, comme toujours, mais presque vide. Garth, un aérien trapu et musclé, de dix ans l'aîné de Mariss, était seul présent. Il leva les yeux de sa place auprès du feu et les appela par leur nom. Mariss voulait répondre, mais sa gorge était serrée par l'envie de chaleur, et ses dents crispées. Dorrel la mena devant la cheminée.

« Comme un imbécile aux ailes en bois, je l'ai gardée dans le froid, expliqua Dorrel. Le kivas est chaud ? Verse-nous-en. » Il ôta ses vêtements trempés et boueux avec rapidité et efficacité et tira deux grandes serviettes d'une pile située près du feu.

« En quel honneur devrais-je gaspiller mon kivas pour toi ? bougonna Garth. Pour Mariss, certainement, parce qu'elle est très belle et qu'elle est une aérienne experte. » Il exécuta une parodie de révérence à l'intention de la jeune femme.

« Tu ferais mieux de gaspiller ton kivas pour moi », répliqua Dorrel en se frictionnant énergiquement avec la grande serviette, « si tu ne veux pas le gaspiller sur le sol. »

Garth répondit, et ils échangèrent insultes et menaces sur un ton acerbe. Mariss n'écoutait pas – il n'y avait rien de nouveau pour elle. Elle essora ses cheveux, les yeux fixés sur les motifs que dessinait l'eau sur les pierres de l'âtre, et la vitesse avec laquelle ils s'effaçaient. Elle regarda Dorrel, tâchant de graver dans sa mémoire son corps mince et musclé – un beau corps d'aérien – et ses changements rapides d'expression tandis qu'il taquinait Garth. Mais il se retourna en sentant son regard, et ses yeux s'adoucirent. La dernière pique de Garth tomba à plat dans le silence. Dorrel toucha doucement Mariss, suivant la ligne de sa mâchoire.

« Tu trembles encore. » Il lui prit la serviette des mains et l'en enveloppa. « Garth, retire cette bouteille du feu avant qu'elle n'explose, et réchauffons-nous tous. »

Le kivas, le chaud vin épicé aromatisé de raisins et de noix, fut servi dans de grands gobelets de pierre. La première gorgée lança de fines lignes de feu dans les veines de Mariss, et ses frissons cessèrent.

Garth lui sourit. « Fameux, non ? Même si Dorrel ne sait pas apprécier les bonnes choses. J'en ai filouté une douzaine de bouteilles à une vieille crapule de pêcheur. Il les avait dénichées dans une épave, il n'avait aucune idée de ce qu'il avait entre les mains, et sa femme n'en voulait pas chez elle. Je lui ai donné des babioles en échange, des perles de métal dont j'avais fait emplette pour ma sœur.

— Et ta sœur, qu'aura-t-elle? » demanda Mariss entre deux gorgées de kivas.

Garth haussa les épaules. « Elle? Oh, de toute façon, elle ne s'y attend pas. Je lui ramènerai un cadeau de Powitt, la prochaine fois que j'irai là-bas. Des œufs décorés.

— S'il ne trouve pas autre chose à échanger contre eux au retour, riposta Dorrel. Si ta sœur reçoit un jour son cadeau, Garth, elle sera trop surprise pour être contente. Tu étais né pour le négoce. Je suis sûr que tu troquerais tes ailes, si on te faisait une offre alléchante. »

Garth poussa un grognement indigné. « Ferme ta bouche, quand tu dis ça, le piaf. » Il se retourna vers Mariss. « Comment va ton frère? Je ne le vois jamais. »

Mariss but une nouvelle gorgée à son gobelet, retenant son calme de toutes ses forces. « Il atteindra sa majorité la semaine prochaine, dit-elle en choisissant ses mots. Alors, les ailes lui reviendront. Je ne sais rien de ses allées et venues. Peut-être n'apprécie-t-il pas votre compagnie? »

— Ah, fit Garth. Et pourquoi donc? » Il paraissait vexé. Mariss agita la main et se força à sourire. Elle avait lancé cela en manière de boutade. « Je l'aime bien, moi, poursuivit Garth. On l'aime tous, pas vrai, Dorrel? Il est jeune, calme, un peu trop prudent peut-être, mais il fera des progrès. Il est différent, je ne saurais pas dire en quoi... Mais, oh, qu'il sait bien raconter les histoires! Et chanter! Les rampants vont apprendre à adorer la vue de ses ailes. » Garth secoua la tête, émerveillé. « Où les apprend-il donc toutes? J'ai vu plus de pays que lui, mais...

— Il les invente, répondit Mariss.

— Tout seul ? » Garth était impressionné. « Alors, ce sera notre barde. Nous reprendrons le prix aux Orientes, au prochain concours. Les Occidentales ont toujours eu les meilleurs aériens, dit-il par loyauté, mais nos bardes n'ont jamais été dignes de ce nom.

— J'ai chanté pour les Occidentales lors des derniers concours, protesta Dorrel.

— C'est bien ce que je disais.

— Et toi, tu couines comme un chat des mers.

— Oui, admit Garth, mais je ne me fais aucune illusion sur mes capacités. »

Mariss n'entendit pas la réplique de Dorrel. Son esprit avait dérivé loin de ce dialogue, et elle contemplait les flammes, en réfléchissant, en sirotant son gobelet encore chaud. Elle se sentait en paix, ici, dans le Nid, même en ce moment, même après que Garth avait parlé de Coll. Et étrangement à son aise. Personne ne vivait sur le roc des aériens, mais c'était un peu une maison. Chez elle. Il était difficile de s'imaginer ne plus revenir.

Elle se souvint de la première fois où elle avait vu le Nid, six bonnes années auparavant, juste après sa journée d'accession à la majorité. Elle était une jeune fille de treize ans, fière d'avoir volé si loin toute seule, mais également craintive, et intimidée. À l'intérieur du refuge, elle avait découvert une douzaine d'aériens, assis autour d'un feu, en train de boire et de rire. Une fête était en cours. Mais ils s'étaient interrompus pour lui sourire. Garth était un jeune homme calme, à l'époque, Dorrel un gamin maigrichon, à peine plus vieux qu'elle. Elle ne les connaissait ni l'un ni l'autre. Mais Helmer, un aérien

d'âge mûr venu de l'île la plus proche de la sienne, faisait partie de l'assemblée, et il se chargea des présentations. Aujourd'hui encore, elle se souvenait des visages, des noms : Anni la rousse, de Culhall, Foster, qui était ensuite devenu trop gros pour voler, Jamis l'Ancien, et surtout celui qu'on surnommait Corbeau, un jeune homme arrogant qui s'habillait de fourrure noire et de métal, et avait remporté pour les Orientes des prix lors de trois concours consécutifs. Et il y en avait une autre, une mince blonde venue des îles Extrêmes. Cette fête était donnée en son honneur ; il était rare qu'une Extrême-Îlienne accomplisse un si long voyage, tellement long.

Ils avaient tous souhaité la bienvenue à Mariss, et bientôt il sembla presque qu'elle avait remplacé la grande blonde dans le rôle d'invitée d'honneur. Ils lui firent boire du vin, malgré son âge, ils la firent chanter avec eux et lui racontèrent des histoires d'aériens, qu'elle avait déjà entendues, pour la plupart, mais jamais de telles bouches. Finalement, quand elle se sentit tout à fait intégrée au groupe, ils laissèrent leur attention se détacher d'elle, et les festivités reprirent leur cours normal.

La fête avait été étrange, inoubliable, et un incident en particulier brûlait comme de l'or dans sa mémoire. Corbeau, les seules ailes des Orientes dans le groupe, avait été en butte à de nombreuses taquineries. Finalement, un peu ivre, il s'était rebiffé. « Vous prétendez être des aériens », avait-il lancé d'une voix claquante dont Mariss se souviendrait toujours. « Allez, venez avec moi, je vais vous montrer ce qu'avoir des ailes veut dire ! »

Et tout le monde était sorti sur la falaise des

aériens, la plus haute des falaises du Nid. Elle offrait deux cents mètres d'à-pic, jusqu'à l'endroit où les récifs pointaient comme des crocs et où l'eau bouillonnait contre eux avec férocité. Corbeau, portant ses ailes repliées, avança jusqu'au bord. Il déplia soigneusement les trois premières articulations de ses soutiens d'ailes, et glissa les bras dans les sangles. Mais il ne verrouilla pas les ailes : les charnières jouaient encore, et les soutiens ouverts se pliaient en avant et en arrière en même temps que ses bras, flexibles. Les autres soutiens, il les tenait dans ses mains, repliés.

Mariss s'était demandé ce qu'il voulait faire. Elle le découvrit bientôt.

Il courut et sauta, aussi loin qu'il le put, du haut de la falaise des aériens. Ailes toujours pliées.

Elle avait poussé une exclamation et couru jusqu'au bord. Les autres suivirent, certains pâles, quelques-uns souriants. Dorrel se tenait près d'elle.

Corbeau tomba tout droit, comme une pierre, les bras le long du corps, le métal tissé de ses ailes claquant comme une cape. Il volait la tête la première, et le plongeon sembla se prolonger toute une éternité.

Puis, au tout dernier moment, alors qu'il touchait presque les rochers, que Mariss sentait presque l'impact – des ailes d'argent, soudain, étincelant au soleil. Des ailes surgies de nulle part. Et Corbeau capta les vents et s'envola.

Mariss avait été ébahie. Mais Jamis l'Ancien, doyen des aériens des Occidentales, n'avait fait qu'en rire. « Le numéro de Corbeau, gronda-t-il. Je l'ai déjà vu faire ça deux fois. Il lubrifie ses supports

d'ailes. Une fois qu'il est tombé d'une hauteur suffisante, il les lance au loin de toutes ses forces. Chacun d'eux, en se verrouillant, projette le suivant au loin. Joli tour, oui. Tu peux parier qu'il l'a longtemps répété avant de s'y essayer devant quelqu'un. Mais, un de ces jours, une charnière va se coincer, et nous ne serons plus obligés d'écouter Corbeau. »

Même ces paroles n'avaient pas terni la magie. Mariss avait souvent vu des aériens, perdant patience avec leurs assistants rampants, lever leurs ailes presque ouvertes et verrouiller la dernière charnière, ou les deux dernières, d'une brusque saccade. Mais jamais rien de comparable.

Corbeau affichait un sourire ironique en les retrouvant dans le puits d'atterrissage. « Quand vous serez capables de faire ça, dit-il à la compagnie, vous pourrez vous vanter d'être des aériens. » Il était arrogant et téméraire, certes, mais en ce moment précis, et pendant des années par la suite, Mariss s'était crue amoureuse de lui.

Elle secoua tristement la tête et termina son kivas. Tout cela semblait dérisoire, désormais. Corbeau était mort, moins de deux ans après la fête, disparu en mer sans laisser de traces. Une douzaine d'aériens mouraient chaque année, et leurs ailes se perdaient en général avec eux ; des erreurs de vol les précipitaient à l'eau et les noyaient, les scyllas à long cou attaquaient parfois d'imprudents aériens qui descendaient trop bas sur la mer, les tempêtes pouvaient les balayer des cieux, la foudre prenait pour cible le métal de leurs ailes – oui, les façons de mourir ne manquaient pas, pour un aérien. La plupart, selon Mariss, se perdaient tout simplement, et rataient leur

destination, volant à l'aveuglette jusqu'à ce que l'épuisement les tire vers le bas. D'autres, peut-être, rencontraient le danger le plus rare et le plus redouté dans le ciel : l'air immobile. Mais Mariss savait désormais que Corbeau avait été un candidat plus désigné pour la mort que n'importe quel autre, un aérien sot qui se pavanait, sans posséder le sens du ciel.

La voix de Dorrel la fit sortir de ses souvenirs. « Mariss, hé, tu ne vas pas t'endormir ? »

Mariss posa son gobelet vide, la main lovée autour de la pierre rugueuse, cherchant encore la chaleur qu'elle avait contenue. Avec un effort, elle retira sa main et s'empara de son chandail.

« Il n'est pas sec, protesta Garth.

— Tu as froid ? s'enquit Dorrel.

— Non. Il faut que je rentre.

— Tu es trop fatiguée, objecta Dorrel. Passe la nuit ici. »

Mariss détourna les yeux de lui. « Il ne faut pas. Ils vont s'inquiéter. »

Dorrel poussa un soupir. « Alors, prends des vêtements secs. » Il se leva, alla à l'autre bout de la salle commune et ouvrit les portes d'une garde-robe en bois sculpté. « Viens choisir quelque chose qui te va. »

Mariss ne bougea pas. « Il vaudrait mieux que je garde mes propres affaires. Je ne reviendrai plus. »

Dorrel poussa un juron étouffé. « Mariss. Ne complique pas... Tu sais que... Oh, allons, prends ces affaires. On te les offre de grand cœur, tu le sais bien. Laisse les tiennes en échange, si tu y tiens. Je ne te laisserai pas partir avec des vêtements trempés.

— Pardon », répondit Mariss. Garth lui sourit tandis que Dorrel, debout, attendait. Elle se leva lentement, serrant plus étroitement la serviette contre elle en s'écartant du feu. Les pointes de ses cheveux courts et sombres étaient humides et froides contre sa nuque. Avec Dorrel, elle fouilla les amas de vêtements jusqu'à découvrir des pantalons et un chandail d'alguelaine brun qui convenaient à sa silhouette fine et robuste. Dorrel la regarda s'habiller, puis il se choisit rapidement des vêtements. Ensuite, ils se rendirent au râtelier près de la porte et décrochèrent leurs ailes. Mariss fit courir ses doigts longs et forts sur les supports, en quête de défauts ou de dégâts ; les ailes souffraient rarement de faiblesses, mais quand il y en avait, le problème se situait toujours au niveau des articulations. Le tissu proprement dit lui-sait, aussi doux, aussi solide que lorsque les navigateurs stellaires l'avaient employé pour parvenir sur ce monde. Satisfaite, Mariss boucla les ailes sur elle. Elles étaient en bon état ; Coll les porterait des années, et ses enfants après lui, pendant des générations.

Garth était venu se placer près d'elle. Elle le regarda.

« Je n'ai pas l'habileté de Coll ou de Dorrel, avec les mots, commença-t-il. Je... Bon. Adieu, Mariss. » Il rougit, l'air malheureux. Les aériens ne se disaient pas adieu. Mais je ne suis pas une aérienne, se dit-elle. Aussi serra-t-elle Garth contre elle, l'embrassa-t-elle et lui dit-elle le mot des rampants : *adieu*.

Dorrel sortit avec elle. Les vents étaient forts, comme toujours aux alentours du Nid, mais la tempête était passée. Dans les airs, la seule humidité qui

flottait encore était la fine pulvérulence des embruns. Et les étoiles brillaient.

« Reste au moins manger, lui dit Dorrel. Garth et moi nous nous disputerons le plaisir de te servir. »

Mariss secoua la tête. Elle n'aurait pas dû venir ; elle aurait dû voler tout droit vers la maison, sans jamais dire adieu à Garth ou à Dorrel. Il eût été plus facile de ne pas faire une fin, plus facile de prétendre que les choses resteraient toujours les mêmes, et finalement de disparaître. Quand ils atteignirent la haute falaise des aériens, celle-là même d'où Corbeau avait sauté il y avait si longtemps, elle prit la main de Dorrel, et ils demeurèrent un moment de plus, en silence.

« Mariss », dit-il enfin, hésitant. Il regardait droit vers la mer, debout à côté d'elle, en lui tenant la main. « Mariss, tu pourrais m'épouser. Je partagerais mes ailes avec toi – tu ne serais pas obligée d'abandonner le vol complètement. »

Mariss lui lâcha la main et se sentit envahie par la chaleur de la honte. Il n'avait pas le droit ; faire semblant était cruel. « Ne dis pas ça, répondit-elle en chuchotant. Tu ne peux pas prêter les ailes.

— La tradition », fit-il, avec la voix d'un homme pris au piège. Elle le sentait embarrassé, lui aussi. Il voulait l'aider, et non aggraver la situation. « On pourrait essayer. Les ailes m'appartiennent, mais tu pourrais t'en servir...

— Oh, Dorrel, arrête. Le Maître de terre, ton Maître de terre, ne le permettrait jamais. Ça va plus loin que la tradition, c'est la loi. On pourrait te retirer tes ailes et les donner à quelqu'un qui les traiterait avec plus de respect, comme ils l'ont fait pour Lind

le contrebandier. D'ailleurs, même si nous prenions la fuite, vers une terre sans loi ni Maître de terre, dans un endroit où il n'y aurait que nous – combien de temps pourrais-tu supporter de partager tes ailes ? Avec moi ou avec *n'importe qui* ? Tu ne vois donc pas ? Nous en arriverions à nous haïr. Je ne suis pas une enfant qui peut s'entraîner pendant que tu te reposes. Je ne pourrais pas vivre comme ça, voler par tolérance, en sachant que les ailes ne pourront jamais être miennes. Et tu te fatiguerais de la façon dont je te guetterais – nous... oh... » Elle s'interrompt, les mots se bousculant.

Dorrel garda un instant le silence. « Je regrette, dit-il. Je voulais faire quelque chose – pour t'aider, Mariss. Savoir ce qui va t'arriver est une douleur insoutenable. Je voulais t'offrir quelque chose. Je ne supporte pas de me dire que tu vas partir et devenir... »

Elle reprit sa main et la tint serrée. « Oui, oui. Chut.

— Tu sais que je t'aime, Mariss. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, oui. Et moi aussi, je t'aime, Dorrel. Mais... jamais je n'épouserai un aérien. Plus maintenant. Je ne le pourrais pas. Je le tuerais pour lui prendre ses ailes. » Elle le regarda, tentant d'alléger la triste réalité de ses paroles. En vain.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre, en équilibre sur cet instant de la séparation, essayant d'exprimer maintenant, par la pression de leurs deux corps, tout ce qu'ils pourraient jamais vouloir se dire. Puis ils s'écartèrent et se regardèrent à travers leurs larmes.

Mariss s'occupa de ses ailes, gauchement, tremblant, à nouveau saisie par le froid. Dorrel tenta de l'aider, mais ses doigts butèrent contre ceux de Mariss et ils rirent, avec hésitation, de leur maladresse. Elle le laissa déployer les ailes pour elle. Quand l'une fut totalement étendue et la seconde près de l'être, elle pensa soudain à Corbeau et fit signe à Dorrel de s'écarter. Surpris, il la regarda. Mariss leva l'aile comme un ancien fatigué des airs, et fit se verrouiller la dernière articulation d'une saccade nette et vigoureuse. Alors, elle fut prête à quitter les lieux.

« Vole bien », lui dit-il enfin.

Mariss ouvrit la bouche, puis la referma, hochant stupidement la tête. « Toi aussi, répondit-elle finalement. Prends soin de toi, jusqu'à... » Mais elle ne put ajouter le dernier mensonge, pas plus qu'elle ne pouvait lui dire adieu. Elle se retourna, s'éloigna de lui en courant et s'élança hors du Nid, sur les vents nocturnes, dans un ciel froid et sombre.

Ce fut un long vol solitaire sur un océan éclairé par les étoiles, où rien ne bougeait. Les vents d'est étaient stables, obligeant Mariss à louvoyer tout au long de la route, perdant du temps et de la vitesse. Quand elle aperçut enfin la tour du fanal d'Ambrée Mineure, son île de résidence, minuit était depuis longtemps passé.

Il y avait une autre lumière au-dessous, qui tournait sur leur plage d'atterrissage. Elle la vit lors de son arrivée en vol plané, tout en douceur et en aisance, et se dit que ce devait être le personnel de la loge. Mais leur tour de service aurait dû s'achever depuis longtemps ; peu d'aériens volaient encore si

tard. Elle fronça les sourcils, intriguée, alors qu'elle touchait terre avec un choc qui la secoua jusqu'aux os.

Mariss poussa un grognement de douleur, se dépêcha de se relever et s'occupa des sangles d'ailes. Elle aurait dû savoir qu'on ne doit pas se laisser distraire au moment d'atterrir. La lumière avança sur elle.

« Alors, tu as décidé de revenir », lança une voix dure et furieuse. C'était son père, Russ – son beau-père, plus précisément –, qui venait vers elle, une lanterne dans sa main valide, le bras droit ballant, mort et inutile à son côté.

« Je me suis d'abord arrêtée au Nid, répondit-elle pour se défendre. Tu ne t'inquiétais pas ?

— C'était à Coll d'y aller, pas à toi. » Les traits de son visage étaient durs et figés.

« Il était au lit, repartit Mariss. Il était trop lent – je savais qu'il raterait le meilleur des vents de la tempête. Il n'aurait rencontré que la pluie, et il aurait mis une éternité à arriver là-bas. En admettant qu'il y arrive. Il n'est pas encore très bon par temps de pluie.

— Alors, il doit apprendre et s'améliorer. Ce garçon doit désormais commettre ses propres erreurs. Tu as été son professeur, mais les ailes lui reviendront sous peu. C'est lui, l'aérien, pas toi. »

Mariss frémit comme s'il l'avait giflée. Voilà l'homme qui lui avait appris à voler, qui avait été tellement fier d'elle et de la façon dont elle semblait, d'instinct, savoir se comporter. Les ailes lui reviendraient, lui avait-il répété plus d'une fois, bien qu'elle ne soit pas de son sang. Sa femme et lui l'avaient accueillie quand il avait semblé que Russ n'aurait

jamais d'enfant pour hériter des ailes. Il avait eu son accident et perdu le ciel, et trouver un aérien pour le remplacer était capital – sinon quelqu'un de son sang, du moins quelqu'un qu'il aimait. Sa femme avait refusé d'apprendre ; elle avait vécu trente-cinq ans en rampante et n'avait pas la moindre envie de sauter des falaises, avec ou sans ailes. De toute façon, il était trop tard ; les aériens doivent apprendre jeunes. Et c'était donc Mariss qu'il avait entraînée, adoptée et aimée enfin – Mariss, la fille du pêcheur, qui préférerait regarder du haut de la falaise voler les aériens, plutôt que jouer avec les autres enfants.

Mais alors, contre toute attente, Coll était né. Sa mère était morte après un accouchement long et difficile – Mariss, encore enfant à l'époque, se souvenait d'une nuit noire, pleine de gens qui couraient, et plus tard de son beau-père en train de pleurer tout seul dans un coin – mais Coll avait survécu. Mariss, soudain mère enfant, avait appris à s'en occuper, à l'aimer. Tout d'abord, nul ne s'attendait à le voir vivre. Elle fut heureuse qu'il y parvienne ; et pendant trois ans elle l'aima à la fois comme un frère et comme un fils, tandis qu'elle s'exerçait au vol sous le regard vigilant de leur père.

Jusqu'au soir où son père lui dit que c'était Coll, Coll le bébé, qui recevrait *ses* ailes.

« Je suis bien meilleure aérienne qu'il le sera jamais », répondait Mariss en ce moment présent, sur la plage, la voix tremblante.

« Je ne dis pas le contraire. Ça ne fait aucune différence. Il est de ma lignée.

— Ce n'est pas juste ! » s'écria-t-elle, libérant la protestation qui était logée en elle depuis le jour où

elle avait atteint sa majorité. Coll était alors robuste et sain ; encore trop petit pour porter les ailes, mais elles lui reviendraient au jour de sa majorité. Mariss n'y avait aucun droit, pas le moindre. C'était la loi des aériens, qui remontait au fil des générations jusqu'aux navigateurs stellaires eux-mêmes, les légendaires forgers d'ailes. Le premier-né de chaque famille d'aériens héritait des ailes de son parent. L'habileté ne comptait pas ; c'était la loi de l'héritage, et Mariss venait d'une famille de pêcheurs qui n'avaient rien à lui transmettre, sinon l'épave démantelée d'une barque de bois.

« Juste ou pas, c'est la loi, Mariss. Tu le savais depuis longtemps, même si tu as décidé de l'ignorer. Pendant des années tu as joué à l'aérienne et je t'ai laissée faire, parce que tu adorais ça, que Coll avait besoin d'un professeur, d'un bon professeur, et que cette île est trop grande pour ne devoir compter que sur deux aériens. Mais tu as toujours su que ce jour viendrait. »

Il pourrait me ménager davantage, pensa-t-elle, désespérée. Il doit savoir ce que ça représente, d'abandonner le ciel.

« Maintenant, suis-moi, lui dit-il. Tu ne voleras plus. »

Elle avait encore les ailes pleinement déployées ; seule une sangle avait été défaite. « Je m'enfuirai, lança-t-elle comme une folle. Tu ne me reverras plus jamais. J'irai sur une île où ils n'ont pas d'aérien. Ils seront ravis de m'accueillir, d'où que viennent mes ailes.

— Jamais, répondit son père avec tristesse. Les autres aériens isoleraient l'île, comme ils l'ont fait

lorsque le Maître de terre fou de Kennehut a fait exécuter l'Aérien-porteur-de-mauvaises-nouvelles. Tu serais dépouillée de tes ailes volées, où que tu ailles. Aucun Maître de terre ne prendrait ce risque.

— Alors, je les briserai ! déclara Mariss, au bord de l'hystérie. Et comme ça, il ne volera jamais, lui non plus, pas plus que... que... »

Du verre éclata contre le roc, et la lumière s'éteignit quand son père laissa choir sa lanterne. Mariss sentit sa poigne sur ses mains. « Tu n'y arriverais pas, même si tu le voulais. Et tu ne ferais pas ça à Coll. Mais donne-moi les ailes.

— Jamais je ne ferais une telle chose...

— Je ne sais pas de quoi tu es capable. J'ai cru que tu étais partie te tuer, ce matin, mourir en vol dans la tempête. Je sais ce qu'on ressent, Mariss. C'est pour ça que j'ai eu tellement peur, que j'étais tellement en colère. Il ne faut pas en vouloir à Coll.

— Je ne lui en veux pas. Et je ne l'empêcherai jamais de voler – mais je veux tellement voler, moi aussi – père, je t'en prie. » Des larmes coulaient sur son visage dans le noir, et elle se rapprocha, quêtant un réconfort.

« Oui, Mariss », dit-il. Il ne pouvait passer le bras autour des épaules de la jeune fille ; les ailes l'en empêchaient. « Je ne peux rien y faire. Ainsi l'exige la coutume. Tu devras apprendre à vivre sans ailes, comme moi. Au moins, tu les auras portées un temps – tu sais ce que c'est que de voler.

— Ça ne suffit pas ! s'entêta-t-elle, en larmes. Je le croyais quand j'étais petite fille, même pas encore ta fille, une simple étrangère, et que tu étais le plus grand aérien d'Ambrée. Je te regardais, toi et les

autres, depuis la falaise, et je me disais – si je pouvais avoir des ailes, ne serait-ce qu'un instant, j'aurais assez vécu. Mais ça ne suffit pas, *ça ne suffit pas*. Je ne peux pas y renoncer. »

Les lignes dures avaient désormais toutes disparu de la face de son père. Il lui effleura doucement le visage, essuyant ses larmes. « Peut-être as-tu raison, dit-il d'une voix lente et pesante. Peut-être que ce n'était pas bien. J'ai cru qu'en te laissant voler un temps, un petit peu – que ce serait mieux que rien, que ce serait vraiment un beau cadeau, lumineux. Mais je me suis trompé, n'est-ce pas ? Désormais, tu ne seras jamais heureuse. Tu ne peux pas être une rampante, c'est vrai, car tu as volé et tu auras toujours conscience de la nature de ta prison. » Ses mots s'interrompirent abruptement et Mariss comprit qu'il parlait pour lui autant que pour elle.

Il l'aida à libérer ses sangles et à replier les ailes, et ils rentrèrent à pied ensemble chez eux.

Leur maison était une simple bâtisse de bois, entourée d'arbres et de terres. Un ruisseau courait sur l'arrière. Un aérien pouvait vivre à l'aise. Russ lui souhaita bonne nuit, juste passé la porte, et emporta les ailes à l'étage avec lui. A-t-il vraiment perdu toute confiance ? se demanda Mariss. Qu'est-ce que j'ai fait ? Et elle eut à nouveau envie de pleurer.

Elle s'aventura plutôt dans la cuisine, trouva du fromage, de la viande froide et du thé, et les rapporta dans la salle à manger. Une chandelle de sable bombée en dôme trônait au centre de la table. Elle l'alluma, mangea et regarda danser la flamme.

Coll entra alors qu'elle terminait et il resta debout

sur le seuil, embarrassé. « Salut, Mariss, dit-il d'un ton mal assuré. Je suis content que tu sois rentrée. Je t'attendais. » Il était grand pour un adolescent de treize ans, avec un corps tendre et mince, de longs cheveux blond-roux, et les duveteuses prémices d'une moustache.

« Salut, Coll, répondit Mariss. Ne reste pas planté là. Je suis désolée d'avoir pris les ailes. »

Il s'assit. « Ça ne m'embête pas, tu le sais, fit-il. Tu voles bien mieux que moi et... Enfin, tu sais. Papa s'est mis en colère ? »

Mariss hocha la tête.

Coll parut grave et inquiet. « Il n'y a plus qu'une semaine, maintenant, Mariss. Qu'est-ce qu'on va faire ? » Il fixait directement la chandelle, et non Mariss.

Celle-ci poussa un soupir et posa gentiment la main sur son bras. « Nous ferons ce qu'il faut, Coll. Nous n'avons pas le choix. » Ils avaient déjà discuté ensemble, Coll et elle, et elle connaissait la douleur du jeune homme autant que la sienne propre. Elle était sa sœur, presque sa mère, et le jeune garçon lui avait fait part de sa honte et de son secret. C'était l'ironie suprême.

Il releva les yeux vers Mariss, se tournant de nouveau vers elle comme un enfant vers sa mère ; bien qu'il sache désormais qu'elle était aussi impuissante que lui, il continuait d'espérer. « Pourquoi n'avons-nous pas le choix ? Je ne comprends pas. »

Mariss soupira. « C'est la loi, Coll. Ici, on ne se dresse pas contre la tradition, tu le sais. Nous avons des devoirs à respecter. Si nous avions le choix, je garderais les ailes, je serais aérienne. Et tu pourrais

être barde. Nous serions tous les deux fiers, en sachant que nous excellons en ce que nous faisons. La vie de rampante sera dure. J'ai tant envie des ailes. Je les ai portées, et ça ne paraît pas juste qu'on me les enlève, mais qui sait – peut-être que la pertinence de l'affaire m'échappe, tout simplement. Des gens plus sages que nous ont décidé que les choses seraient telles qu'elles sont, et peut-être, peut-être que je me conduis comme un enfant, en voulant que tout marche à mon gré. »

Coll s'humecta les lèvres, nerveusement. « Non. » Elle lui jeta un regard interrogateur.

Il secoua la tête avec obstination. « Ce n'est pas normal, Mariss, pas du tout. Je ne veux pas voler. Je ne veux pas te prendre les ailes. C'est tellement idiot. Je te fais du mal et je ne le veux pas, mais je ne veux pas faire de mal à papa, non plus. Comment lui dire ? Je suis son héritier, et tout ça... Je suis *censé* prendre les ailes. Il m'en voudrait. Aucune ballade ne parle d'aériens qui auraient eu autant peur du ciel que moi. Les aériens n'ont pas peur – je ne suis pas fait pour être aérien. » Ses mains tremblaient de façon perceptible.

« Ne t'inquiète pas, Coll. Tout se passera bien, je t'assure. Tout le monde a peur, au début. Moi aussi. » Elle prononça le mensonge sans y penser, ce n'étaient que des mots pour le rassurer.

« Mais ce n'est pas juste, s'écria-t-il. Je ne veux pas abandonner le chant, et si je vole, je ne pourrai pas chanter, pas comme Barrion, pas comme j'aimerais le faire. Alors pourquoi vont-ils m'y forcer ? Mariss, pourquoi est-ce que ça ne peut pas être toi, l'aérienne, comme tu en as envie ? *Pourquoi ?* »

Elle le regarda, tellement près des larmes, et elle eut envie de se joindre à ses pleurs. Elle n'avait pas de réponse, ni pour lui ni pour elle. « Je ne sais pas », dit-elle, la voix cave. « Je ne sais pas, mon petit. C'est ainsi qu'on a toujours fait, cependant, et c'est ainsi que doivent être les choses. »

Ils se regardèrent ; deux prisonniers, tous deux pris au piège d'une loi plus vieille que l'un et l'autre, et d'une tradition qu'ils ne comprenaient ni l'un ni l'autre. Incapables de faire autre chose, blessés, ils discutèrent longtemps à la clarté de la chandelle, répétant sans cesse les mêmes arguments jusqu'à ce que, tard, ils se séparent pour aller au lit, sans avoir rien résolu.

Mais une fois seule au lit, le ressentiment revint envahir Mariss, cette sensation de deuil et, avec elle, la honte. Elle s'endormit en pleurant, cette nuit-là, et rêva de cieux orageux mauves où elle ne volerait jamais.

La semaine s'étira, interminable.

Dix fois au cours de ces journées infinies, Mariss marcha jusqu'à la falaise des aériens, pour y demeurer inerte, mains dans les poches, à contempler la mer. Elle vit des bateaux de pêche et des mouettes et, une fois, un banc de chats des mers, lisses et gris, en train de chasser, loin, très loin. Elle n'en souffrit que davantage de cette soudaine fermeture du monde qu'elle connaissait, de cette façon qu'avait l'horizon de se rétrécir autour d'elle, mais elle ne pouvait s'empêcher de revenir. Et elle restait là, avec sa soif de vent, mais seuls volaient ses cheveux.

Une fois, elle aperçut Coll qui l'observait de loin. Par la suite, aucun des deux n'y fit allusion.

Les ailes étaient la possession de Russ, maintenant, *ses* ailes, comme elles l'avaient toujours été, comme elles le seraient jusqu'à ce que Coll les prenne. Quand Ambrée Mineure avait besoin d'un aérien, Corm, de l'autre côté de l'île, répondait à la demande, ou bien Shalli l'enjouée, qui servait dans le ciel depuis que Mariss enfant avait reçu les premières notions élémentaires d'instinct du ciel. Pour son père, l'île ne possédait pas de troisième aérien, et n'en aurait pas tant que Coll ne ferait pas valoir son droit à l'héritage.

L'attitude de Russ envers Mariss changea, elle aussi. Parfois il se fâchait contre elle en la trouvant morose, parfois il lui passait son bras valide autour des épaules et avait du mal à retenir ses larmes. Il ne parvenait pas à trouver un juste équilibre entre colère et commisération ; et donc, désarmé, il cherchait à éviter Mariss. Il passait plutôt son temps avec Coll, se montrant surexcité et enthousiaste. Le garçon, en bon fils, essayait d'adopter et de refléter cette humeur. Mais Mariss savait que Coll partait lui aussi pour de longues promenades et passait beaucoup de temps seul, avec sa guitare.

La veille de la majorité de Coll, Mariss était assise au sommet de la falaise des aériens, les jambes pendant dans le vide, en train d'observer Shalli qui décrivait des courbes argentées dans le ciel de midi. Afin de repérer les chats des mers pour les pêcheurs, avait dit Shalli, mais Mariss ne s'y trompait pas. Elle avait été aérienne assez longtemps pour reconnaître un vol de pur plaisir quand elle en voyait un. Même

en ce moment, assise et captive, elle percevait l'écho lointain de cette joie, quelque chose s'envolait en elle chaque fois que Shalli virait de bord, et qu'un rai de lumière argentée flambait brièvement sur une aile.

Est-ce ainsi que tout s'achève ? se demanda Mariss. Ce n'est pas possible. Non, c'est comme ça que tout a commencé, je m'en souviens.

Et elle s'en souvenait. Parfois, il lui semblait qu'elle avait observé les aériens avant même de savoir marcher, même si sa mère, sa véritable mère, affirmait le contraire. Mais Mariss gardait de la falaise des souvenirs vivaces ; à l'âge de quatre ou cinq ans, elle s'échappait pour venir ici presque une fois par semaine. Là – *ici* – elle s'asseyait, pour regarder les aériens aller et venir. Sa mère la retrouvait toujours, et elle était toujours furieuse.

« Tu es une rampante, Mariss, lui disait-elle après lui avoir administré une fessée. Ne perds pas ton temps en rêves absurdes. Je ne veux pas que ma fille devienne une Ailes-en-Bois. »

C'était un vieux conte populaire ; sa mère le lui racontait encore chaque fois qu'elle la surprenait sur la falaise. Ailes-en-Bois était un fils de charpentier qui voulait devenir un aérien. Mais, bien entendu, il n'appartenait pas à une famille d'aériens. Pourtant, il n'en avait cure, disait l'histoire ; il n'écoutait ni ses amis ni sa famille, et n'avait pas d'autre désir que le ciel. Finalement, dans l'atelier de son père, il se bâtit une magnifique paire d'ailes ; de grandes ailes de papillon, en bois sculpté et ciré. Et tout le monde lui dit qu'elles étaient très belles, tout le monde, sauf les aériens ; les aériens se contentèrent de hocher la tête

Sur une planète océane, où les naufragés venus de la Terre se sont divisés en deux castes, les rampants et les aériens, Mariss est une fille de pêcheur, une rampante, recueillie à la mort de ses parents par Russ, un aérien. Élevée comme telle, elle découvre le bonheur de fendre les cieux, messagère portée par les vents, grâce aux ailes léguées par les mythiques navigateurs stellaires de jadis. Hélas, le fils de Russ, Coll, est sur le point d'atteindre sa majorité. Les ailes deviendront siennes, comme le veut la coutume.

Commence alors pour la jeune femme un combat acharné pour garder un sens à sa vie, une lutte infinie qui aura des répercussions sur toute la planète. Mariss saura être plus forte que la tradition, plus forte que tous les autres, car c'est elle qui chevauche les tempêtes et nul autre.

Récit d'une lutte passionnelle, magnifique aventure aérienne, *Elle qui chevauche les tempêtes* est l'unique collaboration de l'auteur du *Trône de fer*, George R. R. Martin, et Lisa Tuttle.

Né en 1948 dans le New Jersey, George R. R. Martin est l'auteur de nombreuses nouvelles et d'une dizaine de romans. Il est aujourd'hui connu dans le monde entier pour sa série best-seller *Le trône de fer*, adaptée à la télévision par HBO (*Game of Thrones*).

Lisa Tuttle naît aux États-Unis en 1952, mais vit au Royaume-Uni depuis le début des années 1980. Elle a écrit plus d'une centaine de nouvelles et une douzaine de romans.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Marcel

Illustration de couverture d'Alain Brion



Elle qui chevauche les tempêtes

George R. R. Martin

Lisa Tuttle

Cette édition électronique du livre

Elle qui chevauche les tempêtes

de George R. R. Martin et Lisa Tuttle

a été réalisée le 9 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072876868 – Numéro d'édition : 361080).

Code Sodis : U30501 – ISBN : 9782072876905.

Numéro d'édition : 361084.